



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011
2009-2010

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Georges-Jean Pinault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1107>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 290-293

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 18 juillet 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1107>

Tous droits réservés : EPHE

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Lecture linguistique de l'Atharvaveda, recension Paippalāda*. — II. *Questions de phonétique historique et d'étymologie*. — III. *Philologie tokharienne : lecture de textes*.

On a continué la lecture d'hymnes extraits de la recension Paippalāda de l'Atharvaveda, comme support à des investigations sur l'étymologie indo-iranienne et indo-européenne. Ces textes présentent l'avantage d'être composés selon une syntaxe assez simple. Tous les mots ont été expliqués au fur et à mesure. Les questions de poétique ont fait l'objet d'une attention permanente. Il apparaît qu'un grand nombre d'hymnes comportent un mot clé, qui est répété et qui sert de matrice à des variations par association, ou sur la base de son radical en synchronie. Ce mot fondamental est en relation étroite avec le but recherché par l'hymne, satisfaction personnelle ou destruction d'une force hostile. Par contraste, on observe la reprise dans un contexte différent de motifs ou de métaphores de la haute poésie, à savoir celle des hymnes du Ṛgveda, destinée en principe à célébrer les dieux du panthéon dans le cadre du sacrifice noble. Le procédé de déploiement du contenu possible d'un mot ou d'un syntagme est commun à toute la poésie védique.

Plusieurs séances ont été consacrées à la formation du féminin en tokharien. Rappelons que le tokharien commun possédait seulement deux genres, masculin et féminin, mais il existe une classe de substantifs (dits de genre « alternant »), qui sont de genre masculin au singulier et de genre féminin au pluriel : il est admis que cette classe provient d'anciens neutres. En outre, il subsiste des vestiges du neutre au singulier des pronoms démonstratifs. Par conséquent, le tokharien commun a hérité d'un système à trois genres, comme toutes les langues indo-européennes à l'exception de l'anatolien. M. Jakša Bilić, étudiant en master de l'EPHE et venant de l'université de Zagreb (Croatie) a présenté un exposé sur l'article récent de Ron Kim, « The feminine gender in Tocharian and Indo-European », paru dans *East and West. Papers in Indo-European Studies*, édités par Kazuhiko Yoshida et Brent Vine, Brême, 2009, p. 69-87. Une partie de cet article est obsolète dès sa parution, comme je l'ai montré dans ma reprise. J'ai traité la question de l'expression du féminin en tokharien ailleurs, et de façon assez détaillée dans ma *Chrestomathie tokharienne* (Louvain - Paris, 2008, entre autres p. 516-519). L'idée majeure de R. Kim consiste à prendre comme un archaïsme le fait que plusieurs types d'adjectifs thématiques présentent en tokharien un féminin singulier en **-yā*, qui remonte au suffixe **-ih₂-*, suivant la flexion de type véd. *devī-* ; dans toutes les autres langues, ce suffixe est réservé aux adjectifs athématiques, alors que les adjectifs thématiques ont un suffixe de féminin **-h₂-*, d'où la finale **-e-h₂* > post-indo-eur. **-ā-*, bien connue par toutes les langues. R. Kim en tire une théorie selon laquelle la distribution de ces deux formations de féminin est en fait un

développement de toutes les autres langues (indo-européen de Brugmann), en dehors de l'anatolien et du tokharien. D'après le tokharien (car le hittite ou les autres langues anatoliennes ne disent rien de clair sur ce point), **-ih₂-*, suffixe d'appartenance à l'origine, aurait fourni le féminin de *tous* les noms, thématiques ou athématiques (*op. cit.*, p. 77 et 81). De son côté, le suffixe **-h₂-* servait originellement à former des collectifs, et, selon un processus déjà souvent décrit avec des variantes, il aurait fourni le féminin des substantifs. Passons sur le fait que R. Kim ne reprend pas à fond le problème crucial de la fonction du type *devī-* « déesse », par contraste avec le type *vṛkī-* « louve ». Cet article néglige plusieurs faits : 1) Il ne tient absolument pas compte du fait que la plupart des types d'adjectifs thématiques du tokharien présentent ce féminin de type *devī-* uniquement au *singulier*, alors que le pluriel présente des finales qui s'expliquent directement par l'héritage des finales indo-eur. thématiques du type **-ā-*, avec confusion du nominatif pl. et de l'accusatif pl. en **-ās*. 2) L'existence du type indo-européen classique (« brugmannien ») dans la préhistoire du tokharien commun est garantie aussi par le pluriel des démonstratifs (thème **tó-*) et par la flexion du pronom-adjectif « autre » (**alyo-*). 3) Il apparaît que les reflets du suffixe **-h₂-* aussi bien que du suffixe **-ih₂-* ont servi aussi à former en tokharien des noms d'agent, qui sont de genre *masculin* (cf. les types B *-eñca*, *-enta*, *-āntsa*, ou simplement *-ca*, etc.) en synchronie, mais qui n'ont pas de féminin correspondant. On peut expliquer cette évolution par l'emploi adjectival d'anciens abstraits/collectifs. Ces formations ont été conservées en tokharien commun alors que les suffixes en question étaient devenus productifs pour former le féminin des adjectifs, selon la distribution connue par les langues « brugmanniennes ». En ce qui concerne le premier point, il est parfaitement possible de rendre compte de l'extension du type du féminin athématique au singulier des adjectifs thématiques par une évolution interne au tokharien, comme je l'ai montré ailleurs. J'ai donné à nouveau cette démonstration durant la conférence. Le troisième point ouvre des pistes intéressantes pour une reconstruction de l'état proto-indo-européen, selon une perspective assez différente de celle proposée par R. Kim. Quoi qu'il en soit, le thème des rapports entre féminin, collectif et abstrait est actuellement au cœur des recherches les plus avancées de morphologie nominale, et cet article fournissait un point de départ bienvenu pour discuter ces problèmes. Du point de vue tokharien, on ne gagne rien à trop simplifier les faits.

Comme support au traitement de questions diverses de linguistique tokharienne (étymologie, morphologie, syntaxe), deux textes ont été étudiés de manière suivie, un pour chacune des deux langues (tokharien A et B). Le premier texte constitue la conclusion du *Prātimokṣa-sūtra* (formulaire des règles de discipline des moines bouddhiques), qui est connue par les deux feuilles successives A353-354 (= THT 987-988). Ce texte en tokharien A correspond à un texte en sanskrit bouddhique de l'école Sarvāstivādin qui peut être entièrement restitué : il comprend deux paragraphes en prose et quinze strophes, dont onze se retrouvent dans l'*Udānavarga*, recueil de stances, de la même école. En plus de son intérêt pour illustrer les procédés de traduction du sanskrit en tokharien, il se trouve que le texte tokharien du manuscrit en question comporte un certain nombre d'additions, notamment à la suite des strophes. Le texte avait été édité par Emil Sieg et Wilhelm Siegling avec celui des autres manuscrits de Berlin (*Tocharische Sprachreste*, Berlin - Leipzig, 1921) ; une nouvelle édition

fut procurée par Klaus T. Schmidt, *Der Schlußteil des Prātimokṣasūtra der Sarvāstivādins. Text in Sanskrit und Tocharisch A verglichen mit den Parallelversionen anderer Schulen*, Göttingen, 1989 (Sanskrittexte aus den Turfanfunden, XIII). Cette publication comporte quelques améliorations, mais elle ne résout pas tous les problèmes du texte. De plus, elle ne donne pas de traduction littérale du texte tokharien proprement dit, ce qui rend impossible au lecteur non spécialiste d’apprécier les éventuelles différences avec le texte sanskrit. Même quand les deux textes sont rigoureusement parallèles, le tokharien présente des caractéristiques intéressantes. Il y avait donc matière à une lecture et un commentaire renouvelés. Un certain nombre de mots de ce texte sont évidemment des créations passablement artificielles destinées à transposer des termes techniques du sanskrit. Comme second texte de base, on a pris un document d’un genre tout différent. Il s’agit d’un *Buddhastotra* (panégyrique du Buddha) en tokharien B, composé de plusieurs chapitres qui ont chacun un mètre différent, selon un procédé emprunté à la poésie sanskrite : les vertus (en particulier la compassion et la constance) du Buddha, qui est invoqué à la seconde personne, sont illustrées par des récits très condensés tirés du corpus des *jātaka* et *avadāna*. Ces récits édifiants peuvent être identifiés grâce à des versions plus développées connus par divers recueils ; ils sont aussi documentés par les peintures des grottes de Kizil, près de Kucha. Il est connu par deux fragments de feuilles, qui proviennent justement de Kizil, et qui se recouvrent en partie : B239 (= THT 239), édité par E. Sieg et W. Siegling (*Tocharische Sprachreste, Sprache B. Heft 2*, Göttingen, 1953, p. 142), et THT 3597 (alias Mainz 655,1), encore inédit. Ce dernier fragment a fait l’objet d’une première étude par K. T. Schmidt, publiée dans *ZDMG. Supplement V : XXI. Deutscher Orientalistentag (vom 24. bis 29. März 1980 in Berlin). Vorträge*, hrsg. von Fr. Steppat, Wiesbaden, 1983, p. 272-275 ; cet extrait contient une partie de l’analyse de fragments tokhariens qui appartenaient à la collection de Berlin, et qui y sont retournés récemment, après avoir été déposés ailleurs pendant la seconde guerre mondiale. L’article en question ne donne pas de transcription, mais seulement une traduction allemande de ce manuscrit, qui repose sur la confrontation avec le fragment B239. Cette traduction, ainsi que les notes qui l’accompagnent, est évidemment très utile. J’ai eu la chance d’étudier l’original à Berlin (Staatsbibliothek Preußischer Kulturbesitz, Orientabteilung) en septembre 1990, et j’ai continué depuis à travailler à partir d’excellentes photographies. La présentation d’un tel document peut donc servir de formation à l’édition, toujours difficile, de manuscrits tokhariens inédits. On a discuté ligne après ligne la translittération du texte, puis la restitution de parties plus complètes, grâce au manuscrit parallèle, et aussi grâce à la structure métrique, qui permet de prévoir le nombre de syllabes manquantes. J’ai évidemment élaboré une traduction. Le commentaire a porté en particulier sur les questions de chronologie interne du tokharien B, qui ont été beaucoup clarifiées dans la période récente, notamment grâce au livre publié par Michaël Peyrot, *Variation and change in Tocharian B* (Amsterdam - New York, 2008). Il est désormais établi que les manuscrits en tokh. B reflètent trois stades successifs : archaïque, classique ou standard, et tardif ; ce troisième stade comporte davantage de formes qui reflètent la langue parlée et vulgaire. Au critère purement linguistique s’ajoute les données de la *brāhmī* du Nord-Turkestan, qui présente plusieurs ductus, depuis une phase ancienne jusqu’à des phases plus récentes, dans les manuscrits calligraphiés. Alors

que le manuscrit de B239 est écrit dans la langue classique, THT 3597 repose sur une copie plus récente d'un texte en langue archaïque : le ductus ne comporte pas de traits nettement anciens. La copie ne s'est pas accompagnée d'une modernisation complète selon les normes de la langue classique, en particulier pour la notation des voyelles centrales par les graphèmes ⟨ā⟩, ⟨ä⟩ et ⟨a⟩. Le texte contient plusieurs formes d'interprétation difficile : *sayusā* (b4) devrait signifier « vautour » d'après les textes parallèles, mais la segmentation est incertaine et il pourrait s'agir d'une forme de perlatif; *(tai)ynesiñ* (b5) en regard de *tainaisāñ* (B239 b2) et *tainaisi* (B547 b5), génitif duel masc. du pronom démonstratif. Il me semble que cette forme constitue une modernisation erronée d'une forme archaïque **tainaisām*, d'abord au moyen de la finale classique de génitif *-i*, sur le modèle de la concurrence entre les formes *wesi* et *wesāñ*, *yese* et *yesāñ*, en regard des formes plus anciennes *wesām* et *yesām*, pour les pronoms personnels de pluriel. Cela expliquerait à la fois la bizarre finale *°nesi*, puis sa réfection finale en *°nesiñ*, qui semble due à une contamination des deux désinences classiques. En b4 on lit clairement *ṣeyyiṣkane*, duel d'un nom qui désigne deux « petits » animaux, en l'occurrence les deux rejetons d'une guenon, qu'elle a confié à un lion (cf. le *Siṃha-jātaka*). La forme classique est *ṣaiyyiṣke**, attesté aussi au pluriel et au duel, à propos de « petits » humains. Ce mot a de fait le suffixe de diminutif *-ṣke* qui se rencontre surtout dans des noms qui réfèrent à des humains, et dans des noms propres. Le vocatif sg *ṣaiyiṣ(ka)* en B84 b1 (lecture sûre, bien que *-yi-* soit en fait une correction pour *-yyi-*, qui a été en partie effacé et recouvert) doit s'expliquer par l'influence de *mñcuṣka*, vocatif sg. de *mñcuṣke* « prince », puisqu'en l'occurrence l'allocutaire est le prince Uttara, fils du roi Araṇemi. Comme il n'est pas possible d'expliquer la forme *ṣeyyiṣkane* par la monophthongaison *ai > e* qui n'intervient que dans les textes profanes et tardifs, il me semble que cette forme nous apporte un témoignage précieux sur l'origine du nom. La forme classique *ṣaiyyiṣke** est due au fait que le groupe *-yy-* est toujours précédé de *-ai-*, cf. *paiyye* « pied », *ṣaiyye* « unité de petit bétail » (ovin ou caprin), *maiyyo* « force », etc. Hypothèse : tokh. B **ṣeyiye*, base du diminutif *ṣeyyiṣke**, reposait sur un composé **ṣe-yiye* « doté d'un an », avec en premier membre le numéral « un » (tokh. B *ṣe*) et en second membre l'aboutissement de **-h₁yeh₁-ēn*, dérivé interne de **h₁yéh₁-ṛ*, thème faible **h₁yéh₁-n-* « année », cf. av. *yārə* « année », gén. sg. *yā* < **yās* < **ya.as* (voir N. Oettinger, dans *Indo-European Perspectives. Studies in honour of Anna Morpurgo Davies*, Oxford, 2004, p. 380-382). L'évolution sémantique est identique à celle de véd. *vatsá-* « veau », avec élargissement à tout petit animal. Le nom a visiblement une valeur affective : « cher, tendre petit ».